

Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

Numéro 30 (avril 2001)

Celui qui prendrait ce que j'écris pour la vérité serait peut-être moins dans l'erreur que celui qui le prendrait pour une fable

Pierre Chartier

France MARCHAL, *La culture de Diderot*

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Pierre Chartier, « France MARCHAL, *La culture de Diderot* », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 30 | avril 2001, mis en ligne le 13 décembre 2006. URL : <http://rde.revues.org/index473.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société Diderot

<http://rde.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rde.revues.org/index473.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

la nécessaire solidarité envers les hommes », p. 60-69. Dans le n° 19, Françoise Tikin, « *Una granda materia*. Les yeux dans les contes de Voltaire », p. 88-97.

Colas DUFLO

France MARCHAL, *La culture de Diderot*, Honoré Champion, Paris, 1999, 501 p.

M^{lle} France Marchal a composé sous le titre *La culture de Diderot* une thèse en deux parties. La première, « La culture d'un philosophe français », aborde successivement la formation de l'humanisme de Diderot (*via* en particulier les humanités) puis sa culture classique. La seconde, « La culture d'un cosmopolite : Diderot et l'Europe », examine la dette de Diderot vis-à-vis de l'Angleterre, du Sud (pays ibériques et Italie), puis du Nord (Allemagne, Pays-Bas, pays nordiques). La conclusion fait exclusivement référence à cette dernière partie. On comprend que l'auteur reprend l'ouvrage déjà daté de Thomas à la lumière des travaux plus récents (son livre « fait confiance aux études critiques qui l'ont précédé »). On comprend aussi qu'elle entend se situer dans la lignée des grands universitaires humanistes et pro-européens que sont E. R. Curtius, mais plus encore Paul Hazard ou René Pomeau. À cette liste incomplète on ne sait si on doit joindre, à cause de la place qui lui est faite, Charles Dédéyan. M^{lle} Marchal se situe plus précisément, selon ses dires, dans la filiation directe de « son maître » Laurent Versini, qui « a cette courte et fulgurante analyse : “ Le réel est pour lui [Diderot] un réservoir inépuisable de formes et d'anecdotes piquantes, truculentes ou touchantes, et en même temps la garantie d'authenticité dont un empiriste a besoin ” » (p. 17).

M^{lle} Marchal relie donc explicitement dans son travail les termes de « culture » et d'« humanisme », même si elle n'explique guère l'un et l'autre, pas plus que sa méthode d'investigation. À la lire, on se persuade aisément que la culture de Diderot était prodigieuse, multiforme, ce que l'on savait, que son humanisme était chaleureux et courageux, ce qui depuis quelque temps ne se discute plus guère. Quant à son œuvre, elle glorifie, en l'exprimant, cette belle culture humaniste : « Son œuvre est un creuset où les références aux Anciens et aux Modernes témoignent d'une culture sans failles, délicieusement ouverte, ennemie des préjugés. [...] À la croisée des genres et des temps, elle est obstinément ouverte au monde. [...] Ce qui passionne Diderot, c'est le questionnement. [...] Ne cherchons chez lui que des pistes » (p. 118).

Mais, dans ce livre, M^{lle} Marchal n'étudie pas le dialogisme de Diderot, aujourd'hui à la mode. Son enquête est d'un autre ordre, elle est plus allusive et plus cursive. Elle fait se succéder à propos des chapitres indiqués plus haut une suite considérable de noms, de titres, de rubriques, de faits et de citations. C'est une mine, un peu étourdissante par moments, une sorte de somme, mais abrégée dans ses développements, à la frontière du compte rendu de la formation d'un homme rare, de l'histoire intellectuelle d'un écrivain aux talents et aux curiosités inépuisables, et d'une sorte de chronique d'époque réfractée par une personnalité d'exception. Ce n'est pourtant pas, et ne veut pas être, la biographie intellectuelle d'un grand homme, encore moins la peinture d'une époque. C'est, si l'on peut dire, le compendium appliqué d'une culture et l'éloge d'un humanisme.

L'ensemble se signale par quelques réflexions sur des aspects intéressants de la vie et de la culture de Diderot, appelé sans relâche « frère Platon ». Citons, à titre d'exemple, son rapport à l'Antiquité, sa relation avec la franc-maçonnerie, sa méconnaissance du monde ibérique, l'accent qu'il met sur le sacrifice et sur les figures qui en sont pour lui l'emblème, Iphigénie, Socrate, Suzanne. Mais on ne

s'attarde jamais. Dans son effort même pour tout dire, ou presque, l'auteur va vite, il ne dit rien de vraiment faux, mais rien de précis non plus, malgré le détail : il ne procède pas par analyses. Ce qui domine, c'est l'esprit de synthèse, lequel obéit aux règles peu opératoires de la dissertation. Dans le genre, on se dit que mieux valent des revues, sensibles (comme l'est M^{lle} Marchal) à la richesse culturelle de Diderot (elle cite fort bien les *Diderot Studies*, ou RDE), ou encore un dictionnaire (comme le récent *Dictionnaire de Diderot*). La multiplicité des points de vue y est bien plus considérable, par définition et par vocation, plus fouillée aussi et plus problématisée : comme les premières obéissent à un ordre purement aléatoire et le second à l'ordre alphabétique, aucune rhétorique ne tente globalement de cerner ou d'organiser leurs conclusions toujours provisoires.

Est-ce à dire que l'on ne doit pas se pencher sur cet objet qu'est la « culture de Diderot » ? De cette manière, en effet, non. La question qui se pose est celle, à mon sens, d'une histoire des idées rebaptisée enquête sur une culture, appliquée en outre à un auteur aussi encyclopédique que l'est Diderot. Parce qu'elle s'appuie exclusivement ou principalement sur des notions aussi déficientes méthodologiquement que celles d'« influences » et de « sources » (malgré les secours tout formels apportés par « innutrition », beau vocable trop galvaudé et valant ici sans autre explication, comme par grâce d'état, ainsi que, discrètement mais toujours sans autre glose, par le moderne et audacieux « intertexte »), l'histoire des idées appliquée à un auteur manque nécessairement sa pensée et ses œuvres. On ne rencontre ni style, ni écriture, ni texte. L'auteur de *La culture de Diderot* s'appuie au mieux sur une thématique des domaines de référence (1^{re} partie) et sur une « géographie culturelle » (2^e partie) qui ne dépassent pas, le plus souvent, le niveau des constats, informés certes, et alertes, bien écrits, parfois intéressants, mais au bout du compte vides de sens, vains. Qu'en faire ? Newton figure au titre de l'Angleterre, Winckelmann, Grimm et d'Holbach de l'Allemagne, Beccaria et Galiani de l'Italie, Cervantès de l'Espagne. C'est prendre les choses à l'envers ! En fait l'histoire des idées ainsi conçue débouche sur une littérature comparée qu'on imaginait absolument abandonnée : comparaison y est raison, juxtaposition position, et influence signification.

L'autre aspect de la question est le choix de rendre compte de cette manière d'un homme, d'un écrivain et d'un philosophe encyclopédique, pluridisciplinaire, touchant brillamment un nombre considérable de domaines. Si sa culture *est* cette diversité même, ou sa résultante, il conviendrait d'en rendre compte autrement que par tautologie. Ce qui, sous la plume de Paul Hazard ou de René Pomeau se présente comme le panorama complexe d'une époque et d'une aire (la fameuse « crise de conscience européenne » de 1680 à 1715, ou, dans son foisonnement, l'Europe des Lumières), ensemble de perspectives sans doute discutables mais toujours enrichissantes et stimulantes, car dessinées par les auteurs en fonction de lignes et de repères construits, déduits, définis, devient, à propos de « la culture de Diderot », le monde culturel cumulatif de ou selon cette conscience et cette activité multiformes nommées Diderot. Comment *dessiner* un tel monde interne-externe, sinon en effet sous la forme d'une explication trouée d'implicite (un grand rouleau illisible), ou d'une amplification simplificatrice (une vaste encyclopédie où ne figureraient le plus souvent que des titres ou l'annonce de régions du savoir) ?

Non seulement la riche personnalité de Diderot, décomposée, se fragmente en mille facettes, en mille aperçus, en mille anecdotes, tous attachants et bien venus (Diderot sauve la mise, il reste attirant et charmant, mais comme puzzle), mais encore les relations du Philosophe avec les multiples « influences » qu'il a connues ou subies (et retravaillées, certes, ainsi que le dit justement l'auteur), ne sont pas renvoyées prioritairement à ses œuvres, nommées mais guère analysées,

ou bien décrites mais non commentées, citées mais non articulées entre elles. Elles constituent une sorte de vaste espace-temps de référence, accueillant mais informe, où tout se mêle : le témoignage de sa « culture ». Tout se mêle aussi intellectuellement pour le lecteur, qui n'a jamais le temps, hélas, de lire. De même que le texte de l'écrivain n'est pas donné à goûter, à méditer, les références philosophiques à ses œuvres ou à celles d'autres philosophes ne sont jamais que des allusions, et les allusions sont vagues, trop souvent de seconde main, voire par défaut erronées, comme lorsque sont opposés les termes de la lettre à Landois de 1756, où la « liberté » est réputée un « mot vide de sens », aux « libertés » que le philosophe âgé défend en faveur des opprimés et contre les tyrans (p. 276). Il ne s'agit pas tant, je crois, d'une erreur de fait que d'un vice de conception. M^{lle} Marchal sait sans doute que liberté métaphysique et liberté politique ne sont pas synonymes. Elle fait elle-même de nombreux renvois à *Jacques le fataliste*, elle cite l'*Histoire des deux Indes*, et l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, d'autres textes encore. Mais toute cette problématique, comme tant d'autres, est délicate, il faudrait prendre le temps d'en discuter, avoir le projet de questionner exactement les critiques, qui ne sont pas tous, quoi qu'elle dise imprudemment, du même avis sur bien des sujets (« elle fait confiance », rappelons-nous, « aux études critiques »). La critique littéraire, même universitaire, n'est pas une grande plaine uniforme. C'est son charme ; c'est surtout sa vertu.

Pour Diderot, M^{lle} Marchal n'est pas en faute. Elle l'a lu et relu. Elle l'apprécie, et elle a raison. Elle l'admire, comme nous tous. Elle nous dit qu'il est un homme de savoir, de goût, d'énergie, d'enthousiasme, de sérieux, de moquerie, qui aime les sciences et a fréquenté tels savants, lu tels autres, qui aime les arts et a fréquenté tels artistes, vu ou entendu telles œuvres, qui aime les techniques et se rappelle la forge paternelle, qui goûte et cultive les Anciens, les Modernes, qu'il a lu ceux-là et fréquenté ceux-ci, qui connaît tel grand personnage, tel petit, qui préconise le beau, l'utile, chante l'amitié, aime Homère, Platon, Shakespeare, Racine, Richardson, etc. etc. Ce Diderot-là est assurément un prodige de « culture ». Qu'est-ce à dire ? Ceci, par exemple : qu'il est panthéonisable, qu'on peut l'intégrer en douce et sans arrière-pensée dans la noble cohorte des humanistes français et européens. Pourquoi pas ?

Il se trouve que Diderot résiste aujourd'hui encore à ce genre de traitement, parce qu'aujourd'hui encore nous pouvons penser grâce à lui la complexité de notre cœur et de notre temps, contradictoirement, sagement et follement, avec tous ceux qui le pratiquent. Humaniste, Diderot ? Oui, mais pas académiquement. Il y manquerait ce qui le caractérise au plus haut, avec la beauté de son art : le risque de la pensée — et la beauté, et le risque, et la pensée.

Pierre CHARTIER

Jean-Pierre SCHANDELER : *Les Interprétations de Condorcet. Symboles et concepts (1794-1894)*, Voltaire Foundation, Oxford, 2000, 333 p.

Par la richesse de sa problématique d'ensemble, par la qualité de sa partie bibliographique, ce travail est d'ores et déjà un outil fort précieux pour les chercheurs et les amateurs éclairés. Ce livre entend répondre à des questions importantes : comment s'est constituée la légende républicaine de Condorcet dans notre mémoire collective ? Cette légende nous a-t-elle éloignés de ses œuvres et de sa pensée ? L'auteur organise judicieusement ses réponses en trois parties : Condorcet et les Idéologues ; Condorcet dans la constitution de la mémoire